

## NOTE

SUR

# L'ÉLEVAGE EN FRANCE DU COLIN DE VIRGINIE

(*ORTYX VIRGINIANUS* L.)

PAR

M. F. MÉREL

---

Le Colin de Virginie, appelé vulgairement *Colin Hoo-oui*, à cause de son cri clair et aigu, est certainement l'espèce dont Buffon a fait mention sous le nom de *Cole-nicui* et qui a été appelée par Brisson *Perdrix de la Nouvelle-Angleterre*, *Perdrix d'Amérique* et *Caille de la Louisiane*.

A l'époque où je commençai l'élevage de cet intéressant Gallinacé (1885), on ne trouvait guère que des Colins de Virginie importés, et cette espèce était assez rare. Le premier couple que je possédai m'arriva l'hiver. Je crus prudent de le placer dans une volière intérieure, précaution bien inutile du reste, comme l'expérience devait me l'apprendre dans la suite, car ce Colin est un Oiseau des plus rustiques et des plus résistants au froid. Je ne lâchai donc mes nouveaux pensionnaires dans la volière à air libre que je leur avais préparée, qu'au printemps. Dans cette installation, adossée à un mur exposé au midi, et mesurant 3 mètres de longueur sur 2 de largeur et 2 de hauteur, et que j'avais divisée en deux parties, l'une couverte, l'autre garnie de grillages sur toutes ses faces, j'avais

planté une quantité assez considérable de pieds de buis nain très rapprochés les uns des autres, principalement dans le fond de l'abri couvert, et de façon à laisser entre le mur et ma plantation un petit espace faisant couloir. Dans le milieu de la partie à air libre, et au centre d'un petit tertre gazonné, j'avais planté un petit Pin sapo dont les branches inférieures touchaient le sol.

Mes Colins trouvèrent sans doute l'installation de leur goût, car, à peine lâchés, ils manifestèrent leur contentement par des cris et des ébats auxquels je n'étais pas habitué; puis, bientôt après avoir pris connaissance des lieux, ils disparurent sous les touffes de buis. C'est là qu'ils devaient passer une grande partie de leur existence et préluder en paix à la création de leur petite famille!

Je me gardais bien de déranger mes Oiseaux par des entrées inopportunes dans la volière, et prenais toutes les précautions nécessaires pour ne pas les effrayer au moment de la distribution de leur nourriture, qui consistait en menus grains : alpiste, millet, chènevis, verdure.

Bientôt je n'aperçus plus, aux heures où d'habitude le couple faisait son apparition dans la partie dénudée de leur demeure, que le mâle, et encore ne faisait-il que la traverser pour bientôt aller se percher dans le petit Sapin. La femelle devait couver, mais je n'osais m'en assurer dans la crainte de lui faire abandonner ses œufs. J'attendis donc patiemment que le temps nécessaire, qui est de *vingt-trois jours pour cette espèce*, fût écoulé, et le vingt-quatrième j'entrai résolument dans la volière. La femelle, qui était sur ses œufs, glissa prestement derrière un arbuste, et j'aperçus, dans une petite excavation creusée au pied d'une touffe de buis et garnie d'herbes sèches et de plumes, onze œufs d'un blanc pur, très pointus, plus petits que l'œuf de Caille; tous étaient clairs. Mes Oiseaux, d'importation récente, non encore acclimatés, n'avaient sans doute pas trouvé, dans le régime de graines que je leur offrais, une nourriture suffisamment substantielle. Je résolus d'aviser et songeai aux Vers de terre; ils ne voulurent pas y toucher. N'ayant pas d'œufs de Fourmis, j'essayai sans

succès diverses préparations, et finalement fus assez heureux pour trouver une nourriture animalisée qu'ils *daignèrent accepter*. Plus d'un mois se passa sans que je pusse surprendre des vellétés de reproduction, mais un jour qu'un perchoir étant tombé, je fus obligé d'entrer dans la volière, j'aperçus dans une excavation semblable à la première deux œufs : la seconde ponte était commencée ; nous étions au commencement de mai. Le 22, la Coline prit le nid et vingt-quatre jours après j'eus la joie de la trouver le matin dans le milieu de la volière abritant un troupeau d'oisillons à peine gros comme des frêlons : il y en avait 19, 2 œufs seulement n'étaient pas fécondés. Le résultat était cette fois satisfaisant, mais il fallait maintenant songer à élever cette petite famille ! Ne pouvant me procurer d'œufs de Fourmis frais, j'en achetai de desséchés, et les mélangai à la pâtée qui m'avait si bien réussi pour les parents. Les deux premiers jours mes Colineaux, comme tous les jeunes Gallinacés, ne touchèrent pas à leur nourriture, mais le troisième jour, je surpris toute la famille attablée autour de la petite assiette que j'avais disposée au milieu de la volière, se gavant à qui mieux mieux en compagnie de leurs parents qui, eux aussi, s'en payaient à bec que veux-tu. La première mue, qui arrive ordinairement sept à huit jours après la naissance, au moment où les gros tuyaux des plumes des ailes et de la queue commencent à pousser, se passa sans que j'eusse à déplorer la mort d'un seul élève. — Mes Oiseaux étaient du reste excessivement vigoureux, mangeaient bien, et les soins de leurs parents ne leur faisaient pas défaut. Trois semaines après, tout le monde était au perchoir le soir, et bientôt je pouvais distinguer les sexes : j'avais 11 femelles et 8 mâles.

Mes élèves passèrent l'hiver sans accident, supportant sans paraître en souffrir des froids de 8 et 10°, et il n'y en eut qu'un seul à manquer à l'appel au printemps. Je me trouvai donc, en 1887, à la tête de huit couples de Virginiens superbes, bien acclimatés, et résolus d'en tenter l'élevage intensif.

J'installai mes Oiseaux dans huit petites volières, de façon

que les couples ne pussent se voir, et attendis. — La première ponte me donna 118 œufs, que je plaçai dans un incubateur et qui me donnèrent 90 jeunes que j'élevai au moyen d'une petite éleveuse dont la chaleur se dégageait par le dessous. J'avais en effet observé que les éleveuses du commerce ne convenaient pas pour amener à bien ces minuscules oisillons, et que, dans ces appareils, la chaleur étant bien trop forte à la hauteur de la tête et insuffisante pour les membres inférieurs, beaucoup de poussins mouraient par suite du refroidissement des pattes. Dans le petit appareil que j'avais adopté, le réservoir à eau chaude était bien comme à l'ordinaire placé au-dessus, mais la chaleur s'en dégageait au moyen de tubes en cuivre qui la conduisaient jusqu'au fond sur lequel reposaient les jeunes Oiseaux, de sorte que tout en étant chauffés par côté, lorsqu'ils s'appuyaient sur ces tubes, ils l'étaient également par-dessous, et se trouvaient enveloppés d'une chaleur douce et bienfaisante. J'élevai donc, grâce à la disposition spéciale de ma petite éleveuse, tous mes jeunes Colins, que je nourrissais de pâtée comme ceux de l'année précédente, et les lâchai aussitôt qu'ils furent suffisamment emplumés, dans une grande volière de 5 mètres de côté abondamment garnie d'arbustes, d'herbes et de feuillages.

J'opérai de même pour la seconde ponte, qui fut moins nombreuse et ne me donna que 60 jeunes. J'avais fait couvrir les œufs cette fois par de petites Poules pour supprimer l'éleveuse artificielle et les soins à donner aux nourrissons, mais, malgré la douceur et l'extrême petitesse de mes auxiliaires, mes Poules étaient encore trop grosses. Je dus leur enlever leurs enfants adoptifs pour éviter un écrasement général, et fus obligé de confier les orphelins à mon petit appareil avec lequel j'élevai tous les survivants. — J'obtins une troisième ponte de 8 œufs en moyenne que je me gardai bien cette fois d'enlever, pour ne pas pousser mes reproductrices à une fécondité excessive, dont le résultat est souvent la mort. Toutes mes Colines, sauf une, firent le nid, et j'eus le plaisir comme l'année

précédente, mais cette fois sur une plus vaste échelle, de pouvoir observer les mœurs et les habitudes de ces intéressants petits Gallinacés.

J'obtins donc de mes huit couples, tous issus de mon premier ménage d'importés, près de 200 jeunes. J'avais tenté cette expérience dans l'espoir de voir adopter le Colin, qui est un Oiseau de *chasse de premier ordre*, et un *excellent manger*, comme gibier dans les grandes chasses. — Je ne trouvai personne de convenablement installé en France qui voulût bien consentir à tenter cet essai, et fus obligé de faire l'expérience moi-même. Je la fis dans de mauvaises conditions, n'ayant pu trouver de terrain suffisamment vaste et assez bien gardé pour empêcher la destruction de mes Oiseaux par les braconniers et maraudeurs qui pullulent dans tous les pays.

Cependant sur une centaine d'Oiseaux que je lâchai au mois de février 1887, dans un petit bois d'une vingtaine d'hectares, les quelques couples qui résistèrent à la fusillade et aux embûches de toutes sortes que les gens du pays multiplièrent à l'envi, j'eus la satisfaction, au mois de mai suivant, de trouver sur une grande exploitation voisine deux compagnies de Colineaux dont je pus, à l'ouverture suivante, avoir ma part.

Les Oiseaux que j'avais lâchés, et qui avaient échappé au massacre, avaient donc pu se reproduire, après avoir passé une *partie-de l'hiver sans soins, en pleine liberté*. Je suis persuadé qu'en pays accidenté, garni de petits bois, en bordure de plaines fertiles, et dans un territoire surveillé, on pourrait obtenir du Colin de Virginie des reproductions nombreuses, d'autant plus nombreuses, que le Colin est une *Perdrix percheuse*, que la femelle ne déposera jamais ses œufs que près d'un arbre, d'où le mâle pourra surveiller les environs, par conséquent presque toujours dans une haie ou un taillis, et qu'en conséquence, outre sa précocité, on n'aurait pas à craindre la destruction des couvées en accomplissant les travaux de la campagne.

---

# ZOBODAT - [www.zobodat.at](http://www.zobodat.at)

Zoologisch-Botanische Datenbank/Zoological-Botanical Database

Digitale Literatur/Digital Literature

Zeitschrift/Journal: [Ornis - Journal of the International Ornithological Committee.](#)

Jahr/Year: 1899

Band/Volume: [10](#)

Autor(en)/Author(s): Mèrel F.

Artikel/Article: [NOTE SUR L'ELEVAGE EN FRANCE DU COLIN DE VIRGINIE 191-195](#)